

FRANÇOIS MARTINEZ

# Les Salons du docteur G

roman

L'Harmattan  
Collection Ecritures, juin 2010

## Du même auteur

### Théâtre

*Martha*, éditions Caractères, Paris, 1993 et 2004.

*Chava*, L'Harmattan, Théâtre des cinq continents, Paris, 2002.

À présent que Sarah est partie, je peux bien parler du docteur G. Comment suis-je arrivé jusqu'à chez lui ? Je me le demande encore.

C'était un soir, de cela je suis sûr, et il pleuvait. Depuis le trottoir d'en face, je regardais les fenêtres de ses salons, brillamment éclairées. Le spécialiste, bien connu du tout-Paris, exerçait dans un quartier chic, au premier étage d'un immeuble de l'avenue des Ternes, non loin des Champs-Élysées.

J'hésitais à traverser l'avenue et j'attendais depuis un bon moment sans pouvoir me décider. De grosses gouttes de pluie tombaient des branches d'un arbre sous lequel je me tenais. Lorsque dix heures sonnèrent à une horloge voisine, je traversai l'avenue, ouvris une grille, puis grimpai un escalier jusqu'au premier étage, où je sonnai.

Albert vint m'ouvrir. Il portait déjà ce costume noir et cette chemise blanche, sans col et sans cravate, qu'il portera toujours dans mes souvenirs. Albert Duroz, je n'ai su son nom que beaucoup plus tard. Il remplissait les fonctions de portier et de secrétaire. Le docteur G l'avait chargé de faire régner l'ordre dans l'étage, et l'ordre y régnait. Je le revois, assis devant son petit bureau, au fond du long couloir qui séparait les neuf salons, trop large d'épaules pour sa table et sa chaise minuscules, ses cheveux noirs et très courts, sa nuque épaisse. Il donnait l'impression tantôt d'un bedeau d'église, tantôt d'un greffier de tribunal, tantôt d'un gardien de prison. Mais, pour moi, il aura toujours l'air d'un molosse intraitable et sans aucune imagination.

« Alex Fortin », dis-je, comme s'il fallait se présenter. Albert ne me répondit même pas et me fit entrer dans le huitième salon. C'était une grande pièce, aux murs tapissés de papier beige, avec des tableaux abstraits, et très éclairée. Toutes les places étaient prises. En attendant leur tour, les patients du docteur G occupaient des canapés, des fauteuils et jusqu'à la moquette qui couvrait le plancher. Tous, hommes, femmes, jeunes et vieillards dormaient profondément, à l'exception d'une femme rousse et obèse, assise dans un fauteuil d'angle, qui me fixait intensément avec ses petits yeux cruels. Sur sa large poitrine, elle portait une broche, avec des brillants multicolores, en forme de petites étoiles, qui formaient ces mots : « Rita Lualdi, voyante extralucide ». Debout à côté de la porte, là où Albert m'avait laissé, je fixais malgré moi la broche. « Pourquoi a-t-elle besoin d'exhiber ainsi son nom et sa profession ? » Je cessai de fixer la broche pour regarder autour de moi ; mais

autour de moi, il n'y avait que les patients endormis. C'était le plus beau ramassis d'âmes errantes et de corps à la dérive qu'il m'avait été donné de contempler.

Plus tard, à mesure que mes visites se multipliaient, je ne trouverai plus rien à redire au spectacle des salons, pas plus qu'à celui des patients exaltés, des patients lymphatiques ou des autres, les plus nombreux, les endormis. Mais, le premier soir, devant tous ces corps, apparemment sans vie, je fus saisi d'une terreur subite et voulus ouvrir la porte pour appeler Albert. Aussitôt, j'entendis une voix derrière moi : « Albert ne viendra pas. Il a l'habitude. »

Je me retournai. La femme obèse continuait à me fixer de ses petits yeux cruels. La voix que je venais d'entendre était celle d'une petite fille, pas celle d'une femme de la corpulence de Rita Lualdi.

« Ils ont pris des calmants », poursuivit-elle en désignant les corps étendus.

C'était bien la voix que j'avais entendue la première fois. De nouveau, je regardai la femme. Elle me rappela les monstres de foire que j'avais vus sur les écrans des petites salles de cinéma du quartier latin.

« Notez que c'est la même chose partout », ajouta-t-elle.

Et comme je la regardais toujours : « Oui, dans tous les salons, dit-elle. Bientôt, vous serez comme eux. Et il faudra toute la force d'Albert pour vous faire partir. »

Elle avait dit cela dans un soupir qui fit gonfler sa forte poitrine.

« Nous sommes les seuls à veiller, vous et moi », dit-elle. Elle en parut fière. Et elle ajouta : « Enfin, presque.

– Pourquoi, presque ? », lui demandai-je.

Elle ne me répondit pas. Je me demandai qui d'autre – à part nous deux, le docteur G et Albert – pouvait montrer encore un semblant de vie dans cet endroit abandonné.

« Tout l'étage appartient au docteur », dit la femme.

Je marchais de long en large, avec mes cheveux et mon pardessus mouillés. Et plutôt que marcher, je sautillais entre tous ces corps, me tenant tantôt sur un pied et tantôt sur l'autre. J'essayais de me rapprocher du radiateur du fond dans l'espoir de me sécher un peu. Mais ma course était semée d'obstacles.

« Outre le cabinet du docteur, poursuivait la voix enfantine, l'étage est composé de neuf salons. »

Et comme je ne réagissais sans doute pas assez vite, elle répéta :

« Neuf !

– Oui, oui, dis-je, tout en continuant à sautiller entre les corps. Neuf. Comme les neuf cercles de l'enfer. »

Ma réponse parut la satisfaire.

« Chaque salon est désigné par une lettre de l'alphabet.

– Oui, dis-je... Et je me trouve dans le salon H. C'est-à-dire dans l'avant-dernier.

– Au fait, dit-elle, en prenant tout son temps et de l'air de quelqu'un qui s'apprête à tordre le cou à un oiseau, vous n'avez pas respecté le règlement. »

Le règlement. Des observations de ce genre, j'en avais déjà entendues plusieurs fois depuis que je ne me trouvais plus dans mon état normal. C'était comme si, chaque fois, on me demandait de montrer mes papiers d'identité ou de prouver ma bonne foi. Mais ma bonne foi en qui et en quoi ? Je ne pensais jamais à m'enfuir, comme d'autres l'auraient peut-être fait à ma place, et je restais planté là. Tout comme cette nuit où la remarque de la femme obèse me surprit, une jambe en l'air, alors que je m'apprêtais à sauter par-dessus le corps d'un naufragé.

« Vous auriez dû commencer par le salon I, dit Rita Lualdi.

– Vous voulez dire par le neuvième cercle de l'enfer ? »

Je me sentais plus sûr de moi maintenant que je me trouvais près du radiateur.

« C'est exact, reconnut-elle. C'est par là qu'on commence, d'habitude. Mais cet Albert est vraiment trop étourdi. À moins, ajouta-t-elle, avec un regard inquisiteur, qu'il n'y ait une raison cachée. »

À ce moment, nous avons dû avoir la même pensée. Albert suivait à la lettre les ordres du docteur G. C'était

donc bien le docteur G qui avait dû lui dire de me faire entrer dans le salon H et non dans le salon I.

Rita Lualdi cessa de parler. Elle fit le geste de chasser une mouche de son visage.

« Bah, dit-elle, peu importe. Vous n'avez rien à craindre de moi. Je ne vous dénoncerai pas. »

Je me crus obligé de dire : « Merci. »

Ce fut à cet instant que j'entendis le cri pour la première fois. Il me sembla que c'était celui d'une femme et qu'il montait du fond de la cour, de ce puits profond et obscur, avec ses escaliers en fer, que j'avais aperçu lorsque je m'étais approché du radiateur. J'allai jusqu'à la fenêtre et, appuyant mon front contre la vitre, je tentai de voir plus clairement à l'extérieur. Mais, de nouveau, je ne vis qu'un grand trou noir. Pourtant, j'étais persuadé que si je jetais une pierre, elle produirait un bruit étrange en atteignant le fond. Le cri ne pouvait venir que d'un autre salon. Je me tournai vers Rita Lualdi pour voir si elle aussi l'avait entendu. Elle l'avait entendu, mais elle ne manifestait aucune émotion. Pour elle ce n'était pas la première fois. Moi aussi, avec le temps, je finirai par m'y habituer.

« Vous ne pouvez pas quitter ce salon », me dit alors Rita, comme si elle avait deviné mon intention de me rendre dans les autres pièces. « Cela ne vous servirait à rien, continua-t-elle. Vous y retrouveriez le même décor qu'ici et les mêmes corps endormis. Même dans les salons dont les fenêtres donnent sur l'avenue, et que vous imaginez peut-être plus luxueux que celui-ci. D'ailleurs, nous sommes



bien gardés. De son poste d'observation, Albert nous surveille. On prétend qu'il est là pour exécuter les basses oeuvres du docteur. Bizarre. Vous ne trouvez pas qu'il a une tête d'assassin ? On se demande où le docteur est allé le chercher... »

Elle continuait à parler. Mais, maintenant, je l'écoutais sans plaisir. Peut-être parce que la fatigue était venue.

« Je peux vous être utile, me dit-elle au bout d'un moment.

– Oui », dis-je machinalement, sans trop savoir en quoi elle pouvait m'être utile.

Elle me montra sa broche. « Je suis spécialisée dans la recherche des personnes disparues, me dit-elle. Si un être qui vous est cher a disparu et que vous désirez le retrouver, téléphonez-moi. » Et elle me tendit sa carte de visite avec son téléphone. Je me crus obligé de la remercier à nouveau.

J'avais perdu quelqu'un de très proche en effet et, depuis, je le cherchais. Il s'agissait de moi. Oui, je m'étais perdu, un jour. Mais, je ne savais ni où, ni quand. Je comptais sur le docteur pour me le dire.

En entendant Rita Lualdi me parler de ses pouvoirs, j'avais éprouvé une violente envie de m'esclaffer. Rita Lualdi se proposait de me retrouver et je me trouvais en face d'elle. En d'autres circonstances – dans une autre vie – j'aurais fait de l'humour, je ne me serais pas gêné, je lui aurais demandé, au bord du fou rire : « Vous allez me trouver, vous en êtes sûre ? » Mais je n'eus qu'un rire

convulsif qui faillit me transformer en un pantin désarticulé.

À ce moment, Albert vint la chercher pour la conduire chez le docteur.

Je ne la revis jamais dans les salons du docteur G. Il m'est bien arrivé, ces dernières années, à force de parcourir Paris dans tous les sens, de tomber en arrêt devant une caravane ou, plutôt, une boutique de foire sur roues, avec son nom entouré d'étoiles multicolores écrit dessus. Je suis resté longtemps sous un marronnier à me demander si je pousserais la porte. Rita Lualdi me reconnaîtrait-elle ? J'en ai toujours douté et c'est peut-être une des raisons qui m'ont toujours fait passer au large, sans regrets d'aucune sorte. Dans notre monde de somnambules, nous finissons par oublier aussi les regrets. Et puis, le temps avait passé. Nous n'étions plus dans un salon de l'avenue des Ternes. Elle m'aurait traité comme un client ordinaire pour le simple montant de la consultation.

Pour ce qui est des salons, j'ai pu vérifier qu'elle ne m'avait pas menti. Dans les mois qui suivirent ma première visite, je fis un bond extraordinaire dans ma carrière de patient du docteur G, passant du salon H au salon F, puis au salon D, et ainsi de suite, jusqu'au salon A, qui se trouvait juste à côté du cabinet du docteur et où n'étaient admis que les élus. En face de moi, derrière son petit bureau, Albert me surveillait. Il avait peut-être reçu pour mission de noter les changements qui survenaient chez les patients parvenus à ce stade de leur parcours et de les rapporter ensuite au docteur. De toutes façons, je n'aurais

pas crié, même si Albert n'avait pas été là. J'avais trop peur, à cette époque, et aucune confiance en moi. J'avais d'ailleurs raison de me méfier. Je redescendis souvent la pente ensuite, alors que je me croyais sauvé et arrivé au bout de mes peines, repassant du salon A au salon D, puis au salon F, puis de nouveau au salon H, par où j'avais commencé, toujours guidé par Albert et suivant l'état d'humeur dans lequel se trouvait le docteur G.

Tous ces va-et-vient, tantôt en avant et tantôt en arrière, me permirent de vérifier les propos de Rita. Tous les salons se ressemblaient, avec leur amoncellement d'humanité souffrante. Sur les murs, je vis les mêmes tableaux, abstraits et incompréhensibles. Mais, ici, qui se souciait de comprendre ?

Il m'arriva, au cours de ces déplacements, de faire des rencontres qui ne me laissèrent pas indifférent. Contrairement à ma première impression, tout le monde ne dormait pas. Certes, certains patients avaient les yeux fixes et leurs poses de statues auraient pu faire croire qu'ils veillaient, alors qu'en réalité ils sommeillaient, leurs yeux grands ouverts. Il y avait aussi ceux couchés sur la moquette ou sur les canapés, qui bougeaient, agitaient leurs jambes et leurs bras, poussaient des gémissements profonds, se lamentaient. Ceux-là se noyaient dans leurs rêves ou appelaient au secours dans leur sommeil. Lorsque leur tour arrivait, ils se levaient, les yeux rougis et le visage blafard, pour suivre Albert qui, sans bruit, venait les réveiller.

Un qui n'avait pas besoin d'être réveillé, c'était Petiot. Pendant toutes ces années, il fut sûrement le patient le plus bizarre que j'aie rencontré. Il marchait toute la nuit et, pour ainsi dire, sans s'arrêter. Pour lui, foin des calmants ! Il allait et venait dans les salons et dans le couloir, apparemment sans se fatiguer. Il était toujours vêtu d'un pantalon de flanelle grise, d'un blazer bleu écussonné, et d'une cravate à rayures jaunes et bleues comme en portent certains écoliers anglais. Il arborait, en outre, une somptueuse raie sur le côté gauche, qui séparait ses cheveux noirs, toujours bien peignés. Ses mains étaient fines et blanches avec des doigts très longs. « Des mains de pianiste, pensai-je. Ou d'assassin. »

Il s'appelait donc Petiot. Oui, comme le célèbre docteur. Il me raconta son histoire, quand je ne lui demandais rien. Il avait acheté une petite entreprise d'informatique avec l'argent de son héritage, après la mort de son père. Puis il s'était associé avec une entreprise plus grande, qui l'avait obligé à fermer sa fabrique. Du jour au lendemain, il s'était trouvé ruiné. Il ne comprenait toujours pas ce qui lui était arrivé. Il me demandait : « Qu'en pensez-vous ? » Je n'en pensais rien. Je n'étais même pas désolé pour lui. À cette époque, j'avais déjà perdu toute commisération et pour les autres et pour moi.

D'ailleurs, Petiot n'attendait pas de réponse de ma part. Ce qui l'aurait obligé à rester longtemps immobile, ce qui était au-dessus de ses forces. Alors, sans plus songer à son affaire, il repartait dans ses marches incessantes, tantôt tournant en rond dans les salons, quand les corps étendus

le lui permettaient, tantôt faisant résonner ses pas dans le couloir, qu'il parcourait plusieurs fois dans les deux sens. Albert le laissait aller et venir devant son petit bureau sans rien dire. Il avait sûrement reçu des ordres à ce sujet. Car, sans cela, Albert aurait-il laissé Petiot tourner autour de lui comme une guêpe ? Je ne le pense pas. Albert ne permettait d'ailleurs jamais à Petiot d'empiéter sur ses prérogatives. Ainsi, lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentissait, Petiot esquissait aussitôt un mouvement instinctif pour aller ouvrir. Mais la large carrure d'Albert s'interposait entre lui et la porte, l'arrêtant net dans son élan. Petiot, défait et vaincu, se remettait à marcher, pendant qu'Albert faisait entrer le nouveau patient.

Celui-ci pouvait être le Général. Albert l'appelait ainsi. Toujours, avant de sonner, il aboyait, depuis le palier : « Albert ! » Mais Albert attendait un long moment avant d'aller lui ouvrir. Le Général entra, enfin, l'air furieux. Court sur pattes, mais râblé comme Albert, toujours vêtu du même imperméable kaki, il entra dans un salon où, par miracle, il restait un fauteuil vide, dans lequel il s'asseyait. Il sortait de sa poche un vieux journal de l'année 1940 et se mettait à lire toujours le même article dont le sujet était la ligne Maginot et le général Gamblin.

Moi, je ne lisais plus depuis longtemps !

Certes, j'avais aimé les livres à une époque de ma vie. Je les avais même cherchés sur les quais de la Seine, dans les boîtes des bouquinistes, ou dans les vieilles librairies cachées au fond d'une impasse. Certains jours, je les avais cherchés avec acharnement, comme si ma vie en dépendait.

Mais plus maintenant. D'ailleurs, je n'étais pas le seul dans ce cas : il y avait nombre de livres et de revues sur les tables basses et les guéridons des salons, mais personne ne les lisait. Seul le général lisait. Mais lisait-il vraiment ? Ou cherchait-il à comprendre, comme Petiot ? Le Général, Petiot et moi étions les seuls à veiller. Nous étions les « veilleurs de nuit », comme j'ai fini par appeler ceux qui luttèrent contre le sommeil promis par les calmants du docteur G.

Après toutes ces années, j'en suis venu à penser que le Général et Petiot ont été pour moi des taches de lumière, des lucioles ou des feux follets, comme on voudra, qui, au milieu du sommeil des autres, m'ont permis de rester éveillé. Combien de fois, me trouvant dans un salon où ils n'étaient pas, et entendant une voix vociférer sur le palier ou des pas résonner dans le couloir, ai-je pensé : « Voilà le Général » ou « Voilà Petiot » ? Et je me sentais, l'espace d'un instant, rasséréiné.

Il y avait, à cette époque, des personnalités de tous rangs et de tous bords, qui fréquentaient incognito les salons du docteur G. Outre le Général, on y rencontrait le colonel, le juge, le ministre, l'évêque, le moine, la nonne et le curé. Le docteur G était d'ailleurs l'auteur d'une *Analyse des maladies mentales religieuses, juridiques, politiques et militaires*, petit livre rempli des confessions des uns et des autres. Tout comme moi, dès que la nuit tombait, ils s'en allaient grossir les rangs de la multitude qui dormait. Je ne pouvais m'empêcher de trouver, chaque fois, un tel spectacle réellement impressionnant. Cela tenait à la fois de

l'asile de nuit et de la salle d'attente d'une gare. Les seuls bruits qu'on entendait venaient de l'extérieur. Ceux d'une brasserie ou d'un restaurant encore ouverts à cette heure. Parfois, une lumière zébrait la nuit. Celle d'une voiture qui longeait l'avenue.

De nouveaux patients arrivaient alors que le jour n'était pas encore levé. Hébétés, ils sortaient de la station de métro, qui ouvrait tout juste ses portes. Certains venaient de Versailles, de Chartres ou de plus loin encore.

Je ne fus pas long à comprendre que le docteur G, semblable à toutes les idoles, avait à la fois ses adorateurs et ses détracteurs acharnés. Dieu pour les uns, il était simple charlatan pour les autres. « Savez-vous que certains patients n'hésitent pas à prendre l'avion pour venir le consulter ? », m'apprit une nuit où je me trouvais dans le salon D, une laudatrice aux yeux mouillés. « Non, je ne le savais pas » répondis-je. Je la regardai ; elle avait des yeux verts emplis d'admiration, et elle tricotait. Puis je regardai autour de moi : le teint blafard, le regard fixe ou les yeux fermés, tous les autres patients dormaient. Certains espéraient le salut. D'autres n'attendaient déjà plus rien. À l'étage, quelqu'un pleurait. Ailleurs, une femme criait. La vie, dans toute sa souffrance, était là. Je pouvais la toucher de la main. Le petit jour humide qui se levait sur Paris ne se doutait pas des plaies ouvertes et provisoirement refermées, des cris qu'on étouffe, des pensées qu'on efface, de la chair furieuse et de la chair morte, et des brasiers éteints, qui, toute la nuit, avaient essayé de se rallumer en vain dans les salons du docteur G.

Site de François Martinez : <http://annu-art.perso.neuf.fr/>

L'Harmattan : <http://www.editions-harmattan.fr/>

Pour recevoir un exemplaire des *Salons du Docteur G* en service de presse ou le texte intégral en format pdf, merci d'envoyer un message avec le nom et les coordonnées de votre média à : [fabienma@club-internet.fr](mailto:fabienma@club-internet.fr)

Service presse L'Harmattan : 01 40 46 79 22/23

Infos libraires : 01.40.46.79.20